

Dans cette observation, le bromure avait modéré le prurit, mais ne l'avait pas fait cesser comme chez le premier malade.

La différence des conditions dans lesquelles ce prurit s'était manifesté explique facilement la différence des résultats. Dans le premier cas, s'il ne constituait pas toute la maladie, il en était l'élément principal. Cet état chagriné de la peau, s'il n'était pas consécutif au trouble sensitif, était évidemment secondaire et n'existait que dans une très-petite étendue des points où le prurit se faisait sentir. Chez madame C..., ce prurit avait pour *substratum* une lésion *dermique* très-accentuée, et le calomel, en modifiant cette lésion, a eu probablement la plus grande part dans l'apaisement du trouble nerveux.

ÉROTISME DE LA MÉNOPAUSE (1).

Sommaire. — Définitions. — Excitations anormales aux approches de la vie menstruelle. — Mêmes exagérations sensorielles à l'époque de la ménopause. — Ménorrhagie. — Polyménorrhée.

Faits et observations cliniques. — Excitations génésiques aux approches de la ménopause. — Lésions concomitantes de l'appareil génital. — Troubles névropathiques concomitants. — Névrose et anémie consécutives.

Traitement de l'érotisme de la ménopause.

MESSIEURS,

Il y a des circonstances délicates où le médecin devient le confident de souffrances intimes qui troublent à la fois l'équilibre organique et les sentiments moraux.

Cette étroite union, qui enchaîne et asservit dans une certaine mesure l'être pensant aux instruments de la vie, peut se traduire dans l'état morbide par des désordres intellectuels ou des anomalies instinctives qui échappent au contrôle et à la domination de la force morale. Dans ce cas, une double mission incombe au médecin : tout en cherchant à rétablir l'harmonie détruite, il devra souvent éclairer et rassurer les consciences inquiètes. Au début de sa carrière, l'inexpérience peut affaiblir l'autorité dont il a besoin pour exercer son art avec succès. Voilà pourquoi j'ai cru utile de faire connaître à mes jeunes confrères une affection qui n'est pas très-rare et qui peut causer quelque embarras à ceux qui la rencontrent pour la première fois.

Je désigne sous le nom d'*érotisme* (2) de la ménopause un trouble de l'instinct génésique que j'ai observé un certain nombre de fois chez des

(1) Leçon publiée dans la *Gazette hebdomadaire* 1870.

(2) J'avais d'abord attribué à cette aberration instinctive le nom d'*érotomanie*, mon excellent ami le docteur Foville m'a fait observer que ce mot avait été employé par Esquirol dans un sens tout différent ; le mot de nymphomanie impliquant l'idée d'habitudes perverses qui ne sont pas la conséquence nécessaire de l'affection que je décris ici, j'ai cru devoir créer pour la désigner la dénomination d'*érotisme*.

femmes arrivées à l'âge critique, et qui très-probablement est plus commun que n'autoriserait à le supposer le silence des gynécologues. On comprend d'ailleurs que bien des motifs peuvent engager les femmes à garder le silence sur un point aussi délicat : il y en a qui regardent comme une imperfection morale ces excitations anormales du sens génital qui constituent un état morbide ; beaucoup se contentent de lutter en silence, ou d'autres s'abandonnent aux entraînements de leur passion sans consulter le médecin qui souvent cependant pourrait intervenir d'une manière utile. Pour ma part, j'ai recueilli sept ou huit faits de ce genre, et je crois utile de résumer les enseignements qu'ils m'ont apportés.

Chez un certain nombre de femmes, le sens génital ne s'éveille que tardivement, tandis que chez d'autres il devance la puberté ; et l'on voit des enfants non menstruées éprouver et manifester des désirs précoces, qui s'adressent parfois aux gens les moins faits pour les inspirer. J'ai reçu les confidences de mères épouvantées de ces dispositions, qui trop souvent aboutissaient à des excès solitaires, et qui plus tard faisaient place à l'honnêteté la plus pudique et à la vertu la plus irréprochable. Ainsi, aux approches de la vie menstruelle, quand l'appareil génital va révéler son aptitude fonctionnelle, des excitations anormales peuvent se manifester dans la partie du centre nerveux où se centralisent les sensations et les instincts qui appellent ou encouragent l'exercice de cette fonction. Il est curieux de voir à l'autre extrémité de cette période de la vie, quand l'ovaire va rentrer dans le silence, quand l'appareil générateur va s'atrophier et ne compter plus dans l'organisme, quand la vie individuelle subsistera seule, survivant à la vie de l'espèce, il est curieux, dis-je, de voir ces mêmes exagérations sensorielles se reproduire en dehors du but qui les explique. Ainsi, des phénomènes analogues se manifestent au moment où le lien qui unissait cet appareil à la vie générale va se briser, comme au moment où il se noue ; et cette suractivité fonctionnelle ne se traduit pas seulement par des anomalies nerveuses ; des ménorrhagies, de la polyménorrhée, précèdent très-souvent la cessation de la menstruation, ou, en d'autres termes, des troubles divers de la fonction peuvent survenir avant son abolition.

Le premier fait qui appela mon attention sur ce point remonte à plus de vingt-cinq ans. Je voyais, avec mon excellent maître Chomel, une dame mélancolique, âgée de quarante-six ans environ, dont la folie aboutit peu de temps après au suicide. Une de ses amies, personne de la vertu la plus austère et la moins suspecte, me confia que cette pauvre femme était complètement abandonnée par son mari, qui depuis plu-

sieurs années n'avait eu aucune relation avec elle ; que dans ces dernières années, cette privation, jusque-là bien supportée, était devenue pour la malade une cause de vives souffrances, et cette femme ajouta : J'étais veuve à cette période de ma vie, et je sais ce que j'ai souffert.

Je n'eus pas l'occasion d'approfondir cette situation, c'était la seconde fois que je voyais la malade, elle allait beaucoup mieux, me disait-elle, et ses *idées noires* s'étaient dissipées. A ma visite suivante, en approchant de sa maison, j'appris qu'elle venait de se précipiter du troisième étage et qu'elle était morte instantanément.

Quelques années après, je fus consulté par une dame anglaise âgée de quarante-huit ans, femme d'un clergyman de Londres et mère de huit enfants. Elle avait souffert quelques années auparavant d'une métrite catarrhale et avait été cautérisée à l'aide du caustique de Filhos. Cette cautérisation avait déterminé une oblitération presque complète de l'orifice utérin, on apercevait à sa place deux ou trois pertuis, comme des trous d'aiguille, par lesquels se faisait l'écoulement menstruel, quand il avait lieu, car il ne venait plus que d'une manière irrégulière. Depuis sa maladie, elle avait cessé de cohabiter avec son mari. Cette dame se plaignit d'abord de dyspepsie, de constipation ; mais au bout de quelques jours, elle m'avoua que sa maladie principale consistait en spasmes érotiques qui se répétaient plusieurs fois par jour, sans aucune provocation de son imagination, et sans qu'elle pût même les réprimer. Un jour, étant avec elle et une de ses amies, je fus témoin d'une de ces crises : elle marchait dans la chambre, elle s'arrêta tout à coup, rougit ; ses yeux devinrent fixes, un léger tremblement agita ses membres, et sous elle s'échappa une sécrétion liquide sécrétée par les glandes vulvo-vaginales. Cette malade n'était qu'accidentellement à Paris. Cette affection lui inspirait une tristesse profonde. Entourée d'une famille respectable, de filles déjà mères à leur tour, elle n'avait osé en confier le secret à son médecin habituel, qui, ne voyant là qu'un état nerveux, lui avait conseillé un voyage sur le continent. Je lui donnai quelques directions et la perdis de vue. J'avais obtenu une amélioration dans l'état des organes digestifs, et la malade, se sentant mieux, quitta la France. Depuis, je n'ai pas eu de ses nouvelles. J'ai cité ce fait avec quelques détails, parce qu'il nous offre la maladie sous son type le plus accentué : il y avait chez cette dame non-seulement des désirs, mais des jouissances involontaires, on pourrait dire des pollutions diurnes. Je rapporterai deux autres faits qui nous montrent la même affection sous des formes peu différentes.

Une dame qui a aujourd'hui plus de cinquante ans, avait eu un enfant à l'âge de vingt-deux ans; depuis lors, d'après le conseil très-peu motivé d'un médecin, elle avait vécu privée de toutes relations sexuelles, pour ménager, lui avait-on dit, la délicatesse de son mari. Celui-ci était hypochondriaque et très-préoccupé de sa santé; il avait accepté cette séparation qui lui avait été présentée comme une condition de sa conservation. Cette femme, ornée de tous les dons de la nature, entourée de toutes les séductions du monde, avait vécu de la manière la plus austère, et ne s'en faisait aucun mérite, car elle n'avait jamais senti l'aiguillon des passions. Elle avait eu des antécédents arthritiques dans sa race et avait présenté elle-même quelques très-légères manifestations herpétiques, bornées à un pityriasis passager; ces lésions cutanées furent remplacées par une affection que j'ai observée plusieurs fois chez les femmes. Elle souffrit pendant plusieurs années d'une irritabilité telle de la vessie, qu'elle ne pouvait résister aux besoins d'uriner, qui se faisaient sentir à des intervalles très-rapprochés, et très-souvent dans la journée. Les urines étaient sédimenteuses, ne renfermaient pas de mucosités en quantité notable, mais laissaient un dépôt furfuracé qui ne paraissait pas entièrement constitué par des urates. Chomel, qui lui donnait alors des soins, constata une antéversion un peu exagérée de l'utérus, lui prescrivit l'usage d'une ceinture à plaque qu'elle supporta mal et qui ne lui apporta aucun soulagement. Tenant compte des manifestations herpétiques, héréditaires chez elle, il lui conseilla quelques bains légèrement sulfureux. Appelé à surveiller le traitement sous sa direction, j'y ajoutai des pilules de belladone, et l'usage aux repas d'eau légèrement alcalinisée. Cette indisposition, très-pénible pour la malade, condamnée par sa position à mener la vie du monde, disparut rapidement et complètement sous l'influence de ce traitement, mais la disposition herpétique parut quelque temps après se localiser sur l'intestin. Une diarrhée peu abondante mais opiniâtre remplaça le ténesme vésical; la codéine en fit justice.

Pendant sept à huit ans, malgré des épreuves très-pénibles et un dévouement pour les siens, qui lui imposait parfois des fatigues au-dessus de ses forces, cette dame jouissait d'une santé en apparence florissante. Jusque-là mince et élancée, elle prit de l'embonpoint; et en même temps les glandes mammaires acquirent chez elle un développement incommode. Elle était sujette cependant à des douleurs et à des sensations de pesanteur dans la région sacro-lombaire, qui s'exaspéraient au voisinage des époques menstruelles et quelquefois devenaient assez violentes pour lui commander le repos. Elle avait environ quarante-six ans; les règles devinrent très-abondantes; une fois, des accidents pelvi-péritonitiques de courte durée vinrent compliquer ces malaises qu'elle n'avait pas assez écoutés. Les conditions de sa vie de famille devinrent de plus en plus pénibles, et sous l'influence de ces causes physiques et morales réunies la nutrition s'altéra; elle continua

à engraisser plutôt qu'elle ne maigrit, mais une teinte anémique s'accusa sur les lèvres et les gencives, et elle éprouva quelques phénomènes dyspeptiques auxquels s'ajoutèrent des douleurs vives sur le trajet du nerf sciatique droit. Ayant pratiqué alors le toucher, je constatai que l'utérus était appliqué contre le pubis et qu'une tumeur d'apparence fibreuse, grosse comme une petite pomme, adhérente à l'utérus, occupait le cul-de-sac postérieur. Je prescrivis des applications narcotiques qui atténuèrent beaucoup cette névralgie. Vers cette époque, cette dame me confia que son instinct génésique, qui jusque-là avait semblé dormir dans l'inaction, s'était éveillé avec violence à la suite de bains d'Ems qu'elle avait pris par occasion, et sans mon conseil, y étant allée pour y accompagner son mari; ces excitations étaient devenues pour elle un véritable supplice, se faisant sentir surtout quand elle était couchée: elle se levait, marchait une partie de la nuit sans pouvoir les apaiser ni les oublier, et une ou deux fois un léger attouchement presque involontaire, après des luttes de plusieurs heures, avait amené une crise voluptueuse qui l'avait laissée plus calme, mais épuisée, anéantie, brisée. Sa vertu sévère lui interdisait d'ailleurs tout ce qui pouvait exciter ses sens, et en dehors de ces accès de fureur érotique, son imagination n'était hantée que par les pensées les plus chastes et les plus pures; elle se reprochait ces sensations et ces désirs sur lesquels sa volonté restait sans contrôle; elle s'en trouvait humiliée et profondément affligée; ces tourments, qui l'empêchaient de dormir, la torturaient depuis plusieurs mois, et elle n'avait pas osé jusque-là m'en faire l'aveu. En la rassurant sur la responsabilité que sa conscience pouvait assumer dans ces sensations involontaires, je lui prescrivis à l'intérieur le bromure de potassium, des bains tièdes minéralisés avec 2 à 4 grammes d'arséniate de soude, et des suppositoires avec de l'extrait de belladone, de la ciguë et du camphre. J'obtins assez rapidement, sinon une extinction complète, du moins un apaisement considérable de ces symptômes pénibles. L'anémie avait fait des progrès considérables sous l'influence de l'insomnie et de ces dépenses nerveuses de toutes sortes subies par la malade; craignant qu'elle ne contribuât à augmenter et à entretenir les aberrations et l'excitabilité exagérée du système nerveux, je me décidai à suspendre le bromure, à donner à l'intérieur la médication arsenicale à la dose de 1 à 2 milligrammes d'arséniate de soude chaque jour. Je continuai les suppositoires et j'ordonnai un traitement hydrothérapique. On ne pouvait songer aux préparations ferrugineuses qui excitent l'appareil utéro-ovarien et qui d'ailleurs sont souvent mal supportées par les herpétiques. L'hydrothérapie devait intervenir à la fois comme le plus puissant des reconstituants et comme un régulateur de l'innervation. L'arsenic, qui répondait à l'élément herpétique, me paraissait devoir être un auxiliaire très-efficace de l'hydrothérapie pour modifier l'hématose et pour modérer l'innervation génitale.

Ce plan thérapeutique eut un succès complet. La malade reprit de l'appétit, des forces et des couleurs ; les douleurs lombaires et sciatiques s'apaisèrent ; sous l'influence de la fatigue, de la station prolongée et du molimen cataménial, la malade en subissait de temps en temps quelques retours, mais elles étaient beaucoup plus supportables. Pour prévenir l'excès de la congestion utéro-ovarienne, qui se traduisait par l'exagération du flux menstruel et par des douleurs lombo-pelviennes, je faisais garder à la malade la position horizontale pendant la durée de ses règles, dont l'hydrothérapie avait d'ailleurs bien diminué l'abondance. Cette précaution, qui est souvent le moyen thérapeutique le plus efficace dans un grand nombre d'affections congestives de l'utérus, est indispensable dans les congestions qui se lient à la présence de corps fibreux, comme j'ai eu occasion de le dire ailleurs (1).

Depuis cette époque, il y a cinq ou six ans environ, la malade, qui a aujourd'hui cinquante ans, a retrouvé la santé ; elle a bien encore éprouvé parfois quelques ressentiments affaiblis de ses misères, mais alors le bromure ou l'arsenic, l'hydrothérapie à laquelle elle se soumet une ou deux fois chaque année, l'ont maintenue dans un équilibre satisfaisant, quoique des épreuves de tout genre soient venues l'assaillir, sans compromettre sérieusement son rétablissement.

Je suis entré dans des détails un peu étendus à propos de cette malade, parce que, depuis vingt-trois ans, elle est soumise à mon observation, et que j'ai pu mieux connaître les détails intimes de sa situation qu'il n'est ordinairement possible de le faire.

Ma dernière observation sera plus courte. La malade n'habite pas Paris ; je ne l'ai vue qu'en passant, et je ne la connais pas assez pour affirmer les conditions morales dans lesquelles elle se trouve, comme je puis le faire pour celle dont je viens de rapporter l'histoire et qui, dans une confiance confirmée par une amitié de vingt années, n'a pu me cacher aucun de ses secrets.

Cette dame, qui a aujourd'hui une cinquantaine d'années, a été mariée à un homme valétudinaire, dont, pendant de longues années, elle fut la garde-malade plutôt que la femme. Cette situation développa chez elle, comme cela a lieu habituellement, une disposition névropathique à expression variable et mobile. Elle devint veuve vers l'âge de quarante ans, et quand la menstruation commença à se troubler, les désordres d'innervation se localisèrent dans l'appareil générateur, et présentèrent la forme singulière que je vais décrire. Sans aucune provocation de l'imagination, sans

(1) Voyez *Leçon sur le traitement médical des corps fibreux utérins*.

excitation venue du dehors, au milieu du monde, à table, pendant le cours d'une conversation banale, elle était prise de spasmes érotiques qui duraient parfois plusieurs heures, et la rendaient presque étrangère à ce qui l'entourait ; elle entendait sans comprendre, répondait sans avoir une conscience nette de ce qu'elle répondait, ne voyait plus, sa figure s'empourprait, la peau se couvrait de sueur, et elle sortait de ces crises voluptueuses involontaires, brisée, anéantie. Il lui est arrivé, faisant des voyages en chemin de fer, d'éprouver douze heures de suite, presque sans interruption, ces sensations érotiques, suivies d'un épuisement tel, qu'elle ne pouvait se soutenir qu'avec peine, et était obligée de garder le lit.

Les fonctions nutritives s'altèrent, bien qu'elle conservât de l'embonpoint ; elle devint très-anémique, très-faible ; elle était désespérée de cette situation qui lui faisait prendre la vie et elle-même en dégoût. Ne dirigeant cette malade que de loin et ne correspondant avec elle qu'à des intervalles éloignés, je ne parvins pas à lui inspirer cette persévérance et cette exactitude dans l'emploi des moyens thérapeutiques qui seuls peuvent assurer le succès, surtout quand ils s'adressent à des affections de cette nature. Les spasmes érotiques devinrent plus rares, et la nutrition s'accomplit plus régulièrement ; mais la malade, ne voulant pas répéter à un médecin qu'elle voyait habituellement les confidences qu'elle m'avait faites, brisa son traitement ou l'entremêla d'autres prescriptions qui, faites dans l'ignorance de l'élément principal de la maladie, n'étaient pas appropriées à sa situation. Aussi l'amélioration, quoique très-notable, demeura stationnaire, et la malade, plus calme au point de vue des excitations génésiques, continua à souffrir encore de troubles névropathiques variés.

J'ai été consulté, en 1870, par une femme de quarante-cinq ans, d'une conduite austère, et qui avait très-peu usé des relations sexuelles, quoique mère de six enfants. Elle avait eu le dernier il y a six ans, et depuis lors elle s'était complètement abstenue de tout rapport conjugal ; avant cette dernière couche, elle avait été traitée par Jobert, pour un engorgement de l'utérus qui l'avait d'autant plus préoccupée, que sa mère avait succombé à un cancer utérin.

Depuis quelque temps, cette dame était tourmentée par des troubles nerveux ; ses règles, qui venaient régulièrement, étaient précédées pendant cinq à six jours de gonflement, de douleurs et de sensibilité exquise des seins ; elles étaient suivies de leucorrhée abondante. Depuis quelque temps, quand son mari venait la caresser sans accomplir l'acte conjugal dont il redoutait les conséquences, elle, qui jusque-là avait été plutôt froide qu'entraînée vers les plaisirs sexuels, éprouvait une excitation violente suivie d'un sentiment d'épuisement qui durait pendant deux ou trois jours ; elle ressentait alors de la faiblesse des jambes, des douleurs et des tremblements à la partie antérieure des cuisses, de la sensibilité et de la douleur dans la région iliaque droite.

Dans ces conditions, elle fit un voyage à la Bourboule pour y conduire sa fille; elle prit les eaux en bains et en injections; elle éprouva alors une excitation génésique excessive et portée à un degré tout à fait inconnu pour elle.

Elle ne pouvait dormir; l'instinct génésique s'emparait de son imagination et la ramenait sans cesse au souvenir de scènes conjugales qui lui avaient causé bien moins d'émotion quand elles s'étaient accomplies. Elle passait des nuits entières à se promener avec la sensation d'un poids et d'une contraction dans l'utérus. Elle sentait qu'elle avait une matrice, dit-elle, tandis que jusque-là elle ne s'en doutait pas. Elle éprouvait, en outre, un insupportable prurit au pénis et au clitoris et était entraînée à se gratter avec fureur.

Quelques jours après son retour des eaux, ces symptômes se modérèrent sans s'apaiser complètement; elle accusait toujours une douleur dans la région iliaque. L'examen des organes génitaux ne me fit constater aucune rougeur ni aucune affection herpétoïde de la vulve. La nymphé droite était un peu allongée, gaufrée et enroulée, caractères qui témoignaient qu'elle avait été soumise à des tiraillements.

L'utérus était volumineux, antéfléchi à son fond; l'orifice béant bavait un mucus visqueux et transparent. — Je lui conseillai :

- 1° D'éviter toute fatigue pendant les époques menstruelles;
- 2° De porter une ceinture ventrale de coutil qui soutint et immobilisât le fond de l'utérus antéfléchi;
- 3° D'introduire dans le rectum des suppositoires de bromure de potassium et de belladone.

Je n'ai pas revu cette malade, et j'ignore si mes prescriptions lui ont été utiles. J'ai rapporté dans leur expression naïve les sensations qu'elle éprouvait et qui répugnaient à la pureté de ses principes. Je ferai remarquer l'effet produit par les bains et les injections de la Bourboule. Cette excitation génésique chez les femmes est assez souvent la conséquence des eaux thermales; je l'ai vue produite par les eaux de Plombières, par celles d'Ems, par celles de Vichy, avec assez de violence pour que les malades aient cru devoir m'en parler et demander mes conseils à cet égard. — Les bains de la Bourboule sont très-arsénicaux, et nous verrons plus loin que les bains minéralisés par l'arséniate de soude ont été quelquefois utiles dans le trouble instinctif qui nous occupe ici; mais l'eau de la Bourboule renferme, en outre, du chlorure de sodium et du bicarbonate sodique qui ont une action stimulante incontestable sur l'appareil générateur. J'ai vu cette action se produire de manière à empêcher le sommeil chez une dame à laquelle j'avais prescrit un bain avec du sous-carbonate et de l'arséniate sodiques.

J'ai été consulté l'an dernier par une dame âgée de quarante-cinq ans environ, qui souffrait de cette affection à un degré qui lui rendait la vie intolérable. Elle me confia cette circonstance singulière, qu'elle redoutait

et évitait les relations conjugales : parce que, disait-elle, elles ne faisaient qu'exciter, sans la satisfaire, l'ardeur érotique qui la tourmentait.

Pour résumer les observations que j'ai recueillies sur ce sujet, je dirai qu'aux approches de la ménopause, des femmes qui jusque-là avaient des instincts érotiques modérés, ou qui même avaient de l'indifférence pour les rapports sexuels, sont parfois tourmentées par des excitations génésiques violentes insupportables, que le séjour au lit augmente quelquefois; mais d'autres fois elles se font sentir pendant le jour, en dehors de toute provocation extérieure, de tout entraînement de l'imagination, dans les circonstances même qui sembleraient devoir écarter ces aberrations sensitives. C'est au milieu de leur famille, de leurs enfants, debout, en voiture, au milieu d'étrangers, que ces sensations irrésistibles viennent chercher les malades, accompagnées ou suivies d'impressions voluptueuses. Ces crises érotiques peuvent être de très-courte durée et se répéter plusieurs fois dans la journée; elles peuvent durer plusieurs heures. En général, le voisinage de la période cataméniale les augmente, les rend plus fréquentes. Ces espèces de pollutions féminines fatiguent les malades, les épuisent, et sont habituellement accompagnées de troubles névropathiques, tels que des névralgies, de l'hypochondrie, de l'hystéricisme; la tristesse, les scrupules, le dégoût de la vie, en sont les conséquences habituelles. Telle était, du moins, la disposition morale des malades que j'ai observées. Comme dans la plupart des névroses, la fonction hémato-poïétique s'altère, des signes d'anémie s'accusent plus ou moins, suivant la durée et l'intensité de la maladie, et cette anémie secondaire, comme dans les autres névroses qu'elle vient compliquer, prolonge et augmente les troubles d'innervation par une sorte de cercle vicieux. Quoique la gastralgie et la dyspepsie viennent ordinairement s'ajouter aux autres anomalies fonctionnelles, les malades peuvent conserver de l'embonpoint. J'ai noté chez plusieurs un développement considérable des glandes mammaires, et je me suis demandé s'il ne pouvait pas y avoir quelque connexion avec l'excitation exagérée de l'appareil génital, car tout le monde sait que dans l'état physiologique les excitations de l'appareil utéro-ovarien réagissent sur les mamelles, et réciproquement.

Chez la plupart des malades qui m'ont présenté cette vérasie génitale, j'ai constaté ou l'on avait constaté antérieurement des lésions de l'appareil générateur. Chez une des malades dont j'ai rapporté l'observation, un engorgement de la matrice avait motivé des cautérisations profondes

suivies d'atrésie de l'orifice utérin ; chez une autre, existait une tumeur fibreuse adhérente à la face postérieure de l'utérus. Chez les sujets prédisposés aux affections névropathiques, une lésion locale devient souvent le prétexte des troubles d'innervation et en détermine la localisation. J'ai dit en commençant quel rôle on pouvait attribuer à la ménopause dans cette affection ; mais, comme je l'ai signalé à cette occasion, d'autres modalités fonctionnelles peuvent la provoquer. J'ai ajouté qu'on l'observait quelquefois à l'époque de la puberté. Elle n'est pas rare chez les femmes mariées qui vivent dans la continence. Cette situation, quand elle a pour cause l'impuissance du mari, amène très-souvent des accidents hystériques, quelquefois du vaginisme, et j'ai observé plusieurs cas d'érotisme ou de satyriasis féminin développés sous l'influence de cette condition anormale. Les excitations non satisfaites qui en sont le résultat, produisent des troubles d'innervation, et plus d'une fois j'ai été consulté par de pauvres femmes tourmentées par ces appétits sexuels qui indignaient leur vertu ; j'en ai vu qui cherchaient dans l'épuisement des fatigues physiques, dans un régime austère, un calme qu'elles n'y trouvaient pas ; et alors, honteuses de l'aveu qu'elles étaient obligées de faire, elles réclamaient les secours de la médecine. Dans ce cas, la ciguë, le camphre, le bromure, l'arsenic, les bains tièdes, l'hydrothérapie, ont dompté ou modéré ces révoltes des sens. Mon ami le docteur Barthez, pense qu'on pourrait tenter dans cette affection l'emploi du chloral, qui réussit dans des états morbides offrant quelque analogie avec celui-ci. Il faut au traitement pharmaceutique joindre un traitement hygiénique, dont l'exercice, les distractions, le régime, seront les principaux éléments. Il faut aussi rassurer les malades, apaiser leurs scrupules qui, appelant sans cesse leur imagination sur leur mal, lui fournissent de nouveaux aliments. Enfin, si du prurit vulvaire, si quelque affection herpétique des organes génitaux compliquent cette maladie, on y trouvera l'indication d'un traitement constitutionnel et topique propre à faire disparaître ces manifestations locales qui, comme nous l'avons dit, peuvent servir de prétexte à cette névrose génitale.

DE L'HYPERESTHÉSIE VULVAIRE

ET DU VAGINISME (1).

Sommaire. — Causes prédisposantes : hystérie, arthritisme. — Recherches de Landry. Distinction à établir entre les hyperesthésies vulvaires et les hyperesthésies vaginales. — Hyperesthésies ovariennes. Vaginisme ou spasme du vagin. — Travaux de Marion Sims. — Observations de Michou. Observation clinique : vaginisme, débridement de l'hymen. — Névralgies et accidents dyspeptiques. Nouvelles observations de vaginisme traité avec succès par l'application de suppositoires belladonnés et bromurés. Dangers des incisions profondes.

MESSIEURS,

Je n'ai pas l'intention de traiter *in extenso* de ces névroses génitales ; mais je veux rapporter quelques-unes des observations, relatives à ces affections, que j'ai rencontrées dans ma pratique, et apporter ma contribution à leur histoire encore incomplète, malgré les travaux importants dont elles ont été l'objet.

L'hystérie constitue une prédisposition incontestable au développement de ces désordres nerveux ; l'arthritisme, qui est le plus habituellement la condition pathogénique de l'hystérie, pourra se retrouver aussi dans les antécédents des malades. Dans le plus grand nombre de cas, des causes occasionnelles sont intervenues pour provoquer l'action morbide.

Landry, de regrettable mémoire, avait fait une étude particulière de l'hyperesthésie vulvo-vaginale ; il la regardait comme très-habituelle dans

(1) Leçon publiée dans la *Gazette des hôpitaux*, 1870.